

heures très secrète, très ignorée des hommes, et que le Père des cieux voit avec complaisance?

Quand nous souffrons d'une peine ou d'une autre, physique ou morale, naturelle ou surnaturelle, nous pouvons nous conduire de deux façons très diverses : ou bien nous plaindre bruyamment et chercher à nous faire plaindre, mendiant en quelque sorte l'attention de l'entourage, laquelle nous soulage moins qu'elle ne nous flatte; ou bien, nous tenir sous le seul regard de Dieu, n'attendant que de lui notre consolation. N'est-il pas manifeste que l'une des deux attitudes est incomparablement meilleure que l'autre, celle-ci que celle-là, et qu'elle rentre en plein dans le sens du conseil évangélique? Oui, le chrétien, oui, le prêtre qui s'habitue à se priver volontairement de la compassion humaine, — sans l'éloigner ni l'éconduire de parti pris, certes, — mais parce qu'il préfère garder, pour le Père des cieux tout seul, l'austère parfum de sa douleur, incontestablement est dans la voie des progrès spirituels et de la sainteté. C'est une mortification de choix, que ce courage modeste et soutenu. *Ne videaris hominibus jejunans, sed Patri tuo, qui est in abscondito : et Pater tuus, qui videt in abscondito, reddet tibi. Amen.*

INSTRUCTION DE 10 HEURES

JÉSUS-CHRIST ADORATEUR EN ESPRIT ET EN VÉRITÉ

(VERI ADORATORES ADORABUNT IN SPIRITU ET VERITATE)

Venit hora, et nunc est, quando veri adoratores adorabunt Patrem in spiritu et veritate. Nam et Pater tales quærit qui adorent eum.

(Joan. iv, 23.)

MESSIEURS ET VÉNÉRÉS CONFRÈRES,

Hier nous avons étudié, en Notre-Seigneur Jésus-Christ, l'adversaire du péché et le réparateur du péché. Quelles conséquences découlaient pour nous de chacune de ces deux méditations, j'espère que vous vous en serez aisément rendu compte. Aujourd'hui, je viens proposer à votre plus religieuse attention un autre aspect du sacerdoce du Christ, une autre de ses fonctions de prêtre. J'entreprends de vous parler de Jésus adorateur. Nous consacrerons à ce grand sujet l'entretien de ce matin et l'entretien de ce soir.

I

J'ai dit, messieurs : Jésus adorateur, pour circonscrire en des limites précises ce que j'ai l'intention de vous rappeler, savoir : l'hommage supérieur, l'hommage intelligent, plénier, parfait et définitif, que Jésus-homme n'a pas cessé de rendre à Dieu et qui fut, avec l'expiation du péché, le centre et l'âme de toute sa religion.

Accordons-nous d'abord la satisfaction pieuse de relire ensemble le passage entier du quatrième chapitre de saint Jean, d'où j'ai détaché le texte cité tout à l'heure, afin de mieux saisir la haute portée du langage tenu par Notre-Seigneur à la Samaritaine.

Est-ce pour échapper à une confusion pénible, née soudainement en elle de la clairvoyance et des révélations de son interlocuteur sur son inconduite, que la pauvre femme se met à parler du culte de Garizim ou de Jérusalem ? Quelques exégètes contemporains n'ont pas craint de le supposer. Rien n'est moins vraisemblable. La plupart des interprètes des saints évangiles pensent autrement. Non, lorsqu'elle interroge comme elle le fait l'étranger qu'elle a devant elle, la Samaritaine n'essaye pas de se dérober par une diversion habile. « Comprenant que Jésus est un pro-

phète, elle utilise sa présence pour acquérir une connaissance certaine sur un point capital, très discuté entre les Juifs et les Samaritains. Tout porte à croire en outre qu'elle se proposait un but pratique, celui d'honorer Dieu à l'endroit voulu par Dieu, afin de mieux obtenir ainsi le pardon de ses fautes¹. »

Quoi qu'il en soit, Jésus la suit sur le terrain où elle se place et en prend occasion de faire une de ces déclarations solennelles qui dépassent de beaucoup la circonstance où elles se produisent et ne vont à rien moins qu'à redresser pour toujours l'idée religieuse faussée et compromise.

« Femme, croyez-moi, l'heure vient où vous n'adorerez le Père ni sur cette montagne (que vous me montrez du geste, là, près de nous) ni à Jérusalem. » Le vrai culte désormais ne se rencontrera ni dans le judaïsme schismatique de Samarie, ni dans le judaïsme orthodoxe de Jérusalem. Ces limites étroites vont tomber.

« Vous, vous adorez ce que vous ne connaissez pas. » Vous n'acceptez point d'autres livres sacrés que le Pentateuque. Vous négligez les révélations ultérieures qui vous donneraient le

¹ *Évangile selon S. Jean, introduction critique et commentaires*, par M. Fillion, prêtre de Saint-Sulpice. Nous nous sommes très souvent et très utilement servi dans toutes nos prédications des travaux de M. Fillion sur les évangiles; nous nous faisons un devoir de remercier ici le savant commentateur, que tant de liens rattachent au diocèse d'Autun, des services qu'il nous a rendus.

surcroît de la connaissance divine des choses. « Nous, nous adorons ce que nous connaissons. » Nous possédons, à travers les âges et dans tous les écrits inspirés, la Révélation intégrale. Nous savons que c'est du milieu de nous que surgira le Sauveur.

Et c'est alors que Jésus ajoute : « L'heure vient, elle est déjà venue, où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité. Le Père cherche ceux qui l'adorent ainsi. Dieu est esprit et vérité ; il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité. »

C'est comme s'il eût dit : Quelle que soit la supériorité du culte judaïque sur le culte samaritain, il devra disparaître aussi bien que lui, pour faire place à une religion nouvelle et meilleure, à une plus parfaite adoration. Il faudra désormais adorer « en esprit ». Jusque-là on s'est contenté d'immolations matérielles et sanglantes ; on s'est renfermé dans un lieu plutôt que dans un autre. Cela ne saurait suffire. C'est l'âme, c'est la conscience, c'est « l'esprit », qui sont le vrai sanctuaire des relations de l'homme avec Dieu. Il faudra désormais adorer « en vérité ». Jusque-là les offrandes, les libations, les holocaustes, ont été la préfiguration et l'ébauche du grand sacrifice que Dieu réclame. Les figures et les ombres vont faire place à la réalité sublime. A la nature toute spirituelle de Dieu doivent correspondre les hommages moins élémentaires et moins matériels que ceux du passé.

« L'heure vient, elle est déjà venue où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité... » Messieurs et vénérés confrères, — je vous le demande instamment, et ce n'est point là, de ma part, un procédé oratoire, — essayons de nous recueillir, d'entrer en une sainte admiration, une admiration intelligente et émue, au souvenir du lieu, du jour et de l'heure où Jésus laissa tomber de ses lèvres ces quelques paroles immenses dans leur brièveté ; cherchons à nous représenter avec quelle gravité, quelle dignité, quelle vénération et aussi quelle joie profonde, il dut les adresser à la plus humble des créatures, une ménagère qui puisait de l'eau pour les besoins de sa maison, mais, dans le vrai, à l'humanité tout entière jusqu'à la consommation des temps.

Enfin ! des jours meilleurs se lèvent. Enfin ! Dieu sera connu et adoré comme il le désire.

Le Christ, dans son entretien avec la Samaritaine, ne fait allusion qu'aux insuffisances religieuses locales. Comment douter que sa pensée ne se porte vers toutes les lamentables ignorances de Dieu qui déshonorent la conscience humaine ? Vous savez l'histoire, messieurs ; souvenez-vous de l'état des croyances du genre humain à l'époque où vécut Jésus-Christ. Sur un point du globe, une poignée de Sémites qui ont gardé la notion du Dieu unique, personnel et vivant, mais qui de plus en plus embarrassent et étouffent leur religion dans un formalisme étroit ; partout ailleurs, dans le reste de la famille humaine, la

nuit, l'erreur, la parodie humiliante de Dieu et de l'adoration due à Dieu. Tandis que l'Orient s'abîme dans un panthéisme qui pousse ses adeptes à l'extinction systématique et raffinée non seulement de la vie physique, mais de la vie intellectuelle et morale, mais de toute vie, s'il était possible, au profit du retour à l'impersonnalité et au néant, l'Occident prostitue ses hommages aux innombrables fantômes d'un polythéisme qu'il s'est amusé à inventer, moitié en divinisant les forces de la nature, moitié en élevant aux honneurs de l'apothéose les héros fameux, leur célébrité ne vint-elle que de leurs vices. Ça et là, quelques éclairs qui sillonnent cette nuit noire. Trois ou quatre grands génies qui se plaignent, qui s'élancent d'instinct vers la notion de l'unique Dieu vivant, mais sans parvenir à l'atteindre ni à l'étreindre.

Ce que nous pouvons connaître de l'état intellectuel et religieux du monde au temps de Jésus, Jésus le connaissait. Et combien mieux que nous, incomparablement mieux que nous ! La hardiesse de quelques-uns des critiques du jour n'a pas reculé devant l'hypothèse de voyages accomplis par le Christ un peu de tous côtés, pour s'initier aux doctrines régnantes. Ceci est de la haute fantaisie. A partir du retour de l'Égypte, Jésus n'a pas quitté Nazareth ni interrompu son obscur métier de charpentier-forgeron. L'Évangile en fait foi. La tradition l'enseigne. Pour posséder à fond la science des croyances, des idées, des

mœurs intellectuelles et religieuses de l'humanité, Jésus n'avait nul besoin d'étudier dans le passé les annales des peuples, ni dans le présent de visiter le monde asiatique ou hellénique. L'âme tout entière de la race d'Adam lui était connue. Sa science innée pénétrait l'histoire.

Et c'est précisément du milieu de la constatation douloureuse de l'immense et universel oubli de Dieu qu'il disait : « L'heure vient, elle est déjà venue, où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité. »

Le premier des vrais adorateurs, le plus grand, le plus parfait, le seul absolument parfait, c'était Lui.

Jésus adorateur ! Autant que notre faible perception de si sublimes choses nous le permettra, cherchons à comprendre, messieurs et vénérés confrères.

Tout ce qu'une intelligence créée peut avoir de plus achevé se trouvait en Jésus au service des exigences et des droits de la religion. *Immola Deo sacrificium laudis, et redde Altissimo vota tua*¹. Son âme n'était qu'un cantique, qu'un hymne, qu'une extase. Il célébrait, — avec quelle intensité d'hommages ! — l'Être de Dieu, son existence méconnue, son essence ignorée, sa réalité telle qu'elle est, *sicuti est*. Il célébrait les attributs de Dieu : son aséité glorieuse, le premier de ses titres : *Ego sum qui sum*² ; sa nature

¹ Psalm. XLIX, 14. — ² Exod. III, 2.

propre et incommunicable de cause spontanée qui ne relève d'aucune cause; sa puissance et sa fécondité, sources de la vie universelle; sa majestueuse éternité, d'où il domine le temps et la succession de tout ce qui naît et de tout ce qui meurt dans le temps; sa providence paternelle, penchée sur la création entière depuis l'atome jusqu'aux soleils, penchée de préférence sur l'homme et l'ange, rois de la création; son amour de l'homme déchu, qui le portait à le relever de sa déchéance au prix de l'Incarnation et de la Rédemption : *Sic Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret*¹; sa sainteté innombrable, type de toutes les lois de la conscience, sur la terre et dans le ciel; sa science absolue, qui embrasse le vaste mystère des choses et les secrets de l'âme libre, plus impénétrable encore que le cosmos. Rien n'échappait de ces magnificences à la pensée et au regard de Jésus, et le culte qu'il leur rendait jaillissait des profondeurs de son être.

Quelle intensité d'adoration, et quelle continuité!

Depuis le premier éveil de sa vie humaine, sur la paille de la crèche, même avant que de naître, dans le sein de Marie, jusqu'à la dernière pulsation de son cœur sur la croix, Jésus n'a pas un seul moment cessé d'adorer le Père en esprit et en vérité. Il y avait des heures et des

¹ Joan. III, 16.

circonstances déterminées, où il paraissait s'acquiescer de ce devoir à la façon de l'entourage fidèle, quand il allait de Nazareth à Jérusalem pour la Pâque, pendant ses années de vie obscure; quand, au cours de son ministère public, il se retirait sur la montagne pour prier ou se rendait au Temple. Mais ces dehors officiels n'étaient rien comparés à l'exercice de ses adorations privées et cachées, lesquelles, répétons-le, ne s'interrompaient jamais. Non, rien jamais ne nuisait à son recueillement, ni de fuir en Égypte, ni de façonner de ses mains dans l'atelier de Joseph le fer ou le bois, ni de parcourir la Galilée et la Judée en prêchant et en guérissant les malades, ni d'avoir affaire à ses disciples, peu intelligents et peu généreux, ou aux Pharisiens jaloux, rien ne le détournait de sa belle religion intime. Sans aucune distraction, sans nulle humiliante intermittence, sans qu'il eût besoin de se ressaisir au saint des saints de son âme, il demeurait occupé des droits de son Père, toujours, partout, et ne cessait pas de les honorer par l'assiduité de ses hommages.

Et quelle piété encore! Je veux dire que le culte et les adorations de Jésus ne procédaient pas seulement de ses puissances intellectuelles, mais aussi de ses puissances effectives. C'était bien chez lui que la science « se tournait à aimer ». Les hautes lumières de son esprit échauffaient et embrasaient son cœur. De toute la plénitude de son être humain, il se portait vers Dieu, réali-

sant la perfection même du premier et du plus grand commandement : *Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo et ex tota anima tua, et ex tota fortitudine tua*¹.

La plénitude de son être humain, ... ce n'est pas assez dire. N'oublions pas, messieurs et vénérés confrères, qu'en Jésus l'activité humaine quelle qu'elle fût, les opérations humaines les plus diverses, se « terminaient » à la personne même du Verbe, étaient informées par le Moi divin tout seul, et recevaient de là une valeur infinie. Il n'en allait pas autrement de l'adoration du Christ que de ses autres œuvres. Produite par une puissance humaine, ayant pour théâtre et pour instrument une nature humaine, elle s'épanouissait en excellence divine et dépassait inexprimablement, de ce chef, les adorations les plus parfaites, passées, présentes et futures, de toutes les créatures ensemble, anges et hommes, y compris Marie, le chef-d'œuvre de la création.

Écoutez comme s'exprime à ce sujet le Père François Bourgoing, de l'Oratoire, un des émules, en dévotion envers Notre-Seigneur, de Bérulle et de Condren.

« Avant l'Incarnation il y avait un Dieu adorable, mais il n'y avait point un Dieu adorant. Dieu était infiniment adorable, mais il n'était point infiniment adoré. Or cette adoration, digne de Dieu, a commencé dès le premier moment de

¹ Deuter. vi, 5.

l'Incarnation, car alors il y a eu un vrai Dieu adorant; son adoration était infinie en prix et en dignité; de même aussi il a été très dignement aimé et divinement servi par Jésus-Christ notre Sauveur. O premier et principal effet de l'Incarnation, auquel tous les autres ont leur rapport! O première gloire très digne et infinie qui a été rendue au Père éternel par l'âme de Jésus! O amour, ô reconnaissance, ô service qui répond à la grandeur de Dieu!¹ »

Ce rôle d'adorateur parfait, qu'il a ainsi rempli pendant trente-trois années, à un moment de la durée des siècles et sur un point géographique

¹ *Les vérités et excellences de Notre-Seigneur Jésus-Christ en son Incarnation*, par le P. F. Bourgoing, XXIV^e Méditation.

Ce que Thomassin enseigne en se mettant à un autre point de vue, en parlant de la prière impétoire de Jésus et non de sa prière d'adoration proprement dite, peut trouver ici sa place et confirme la belle et sûre théologie de la pénétration par le Verbe de tous les actes et de tous les états de l'humanité du Christ :

Itaque orabat ut homo, sed orabat etiam Deus : hoc est, orabat ut homo suæ sibi conscius divinitatis. Orabat ut servus, sed memor ingenitæ sibi dominationis. Orabat ut minor, sed paternæ non nescius æqualitatis. Orabat ut exinanitus, sed qui erumpentes ingenitæ et unigenitæ majestatis radios premere et continere non posset usquequaque, quin aliquoties exilirent et scintillarent. Non ergo oratio, obscurando Verbo, in creaturæ sortem suffragatur, sed sublimando homini in Deitatis apicem; non in humilitate orationis aucupanda sunt argumenta quibus Deitas Verbi infirmetur, sed in orationem istiusmodi splendore et gloria, corporatæ divinitatis amplitudo suspicienda est. (Thomassin, de Verbi Dei Incarnatione, liber IX, cap. iv, num. 3.)

de l'espace, Jésus-Christ, se survivant dans l'Eucharistie, continue de le remplir et le remplira sous cette forme nouvelle jusqu'à la fin des temps. L'Eucharistie a pour première raison d'être la prolongation et l'extension du sacrifice rédempteur au sein de la famille humaine; elle a pour résultat concomitant d'être aussi la perpétuité de l'adoration et de la religion de Jésus homme envers Dieu. Quand bien même, de la première à la dernière, toutes les créatures sur le globe viendraient à désertier la foi au Père des cieux et le devoir d'adoration qui en découle, ne restât-il qu'une hostie consacrée sur terre, la seule fidélité de l'Hôte saint du tabernacle compenserait l'oubli universel. Ce serait assurément le pire des désordres que cette désertion en masse, et que les responsabilités encourues par chacun de ceux qui s'y abandonneraient; mais, à tout prendre, rien d'essentiel ne manquerait à la gloire extérieure de Dieu, le Christ, son Christ, son bien-aimé Fils, lui rendant le silencieux et très réel hommage qu'il n'a cessé de lui rendre depuis l'Incarnation.

C'est fini! par Jésus l'adoration en esprit et en vérité existe dans le monde aussi réellement que l'immolation rédemptrice. Ai-je besoin de l'ajouter? Ce que Dieu désire et attend, ce qu'il ne peut pas ne pas vouloir, c'est que sous l'hégémonie du parfait adorateur, Jésus, le nombre des âmes capables de comprendre la véritable adoration et de la pratiquer grandisse de jour

en jour au sein de la race humaine. *Pater tales quærit qui adorent eum.*

Et c'est là, messieurs et vénérés confrères, que nous arrivons à ce qu'il faut dire de nous.

II

Pater tales quærit qui adorent eum. Aujourd'hui, comme il y a vingt siècles, quand le Christ s'entretenait avec la Samaritaine près du puits de Jacob, le Père des cieux cherche de vrais adorateurs. Et ceux qu'il doit tout d'abord rencontrer à côté du premier adorateur toujours vivant, unis à lui, guidés par lui, c'est nous, prêtres. Une part de notre sacerdoce nous a été conférée pour que nous fussions d'autres Christ dans l'exercice de cette fonction, comme nous le sommes en tout ce qui touche à l'immolation mystique de l'autel ou bien à la rémission des péchés. Les simples fidèles sont assurément tenus à remplir le devoir de l'adoration en esprit et en vérité, unis eux aussi à Jésus-Christ; mais ils ne sont pas constitués par une efficacité de grâce spéciale, par un sacrement, dans la même qualité ni au même degré d'union que nous; ils ne sont pas non plus engagés par la même impérieuse obligation.

Avouez, messieurs, que le temps où nous